

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Christine Eddie, Catherine Mavrikakis, Mélissa Verreault

Isabelle Beaulieu

Number 157, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73527ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2015). Review of [Christine Eddie, Catherine Mavrikakis, Mélissa Verreault]. *Lettres québécoises*, (157), 18–19.



CHRISTINE EDDIE

Je suis là

Québec, Alto, 160 p., 20,95 \$ (papier), 13,99 \$ (numérique).

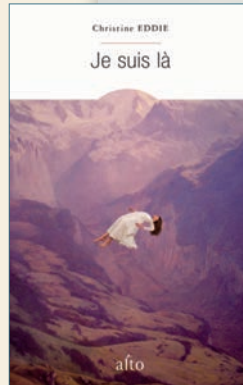
La vie entière

Décidément, la vie nous réserve de ces surprises. L'exergue d'Emily Dickinson l'exprime très bien : « Vivre est une expérience si étonnante qu'elle laisse peu de place à autre chose. » Christine Eddie, l'auteure de *Je suis là*, n'aurait pas pu mieux choisir en guise d'ouverture pour nous préparer à ce qui s'en vient. En effet, dans cette vie on découvre le pire comme le meilleur, sans toutefois avoir le luxe de décider de quel côté on souhaite basculer.

Angèle Clavet est la muse de Christine Eddie pour ce récit librement romancé. C'est qu'elle est une héroïne hors pair, qui dépasse les mots mêmes de courage, de force, de détermination qu'on accole habituellement aux personnages d'exception. Alors qu'elle est justement en train de vivre ce qui s'avère être le plus grand bonheur de sa vie — la naissance de ses jumelles —, un coup du sort la surprend en plein élan délibéré d'allégresse. Ce que Christine Eddie nomme si fortement « un tir groupé d'infortunes » (un déchaînement de plusieurs virus qui attaqueront le cœur) la handicapera lourdement.

Angèle est ce qu'on pourrait appeler « un cas », une rareté médicale. Un privilège dont elle aurait très bien pu se passer. Incapable de se mouvoir par elle-même, elle doit chercher des moyens pour que l'apathie ne gagne pas aussi son cerveau. Pour contrer les aléas hostiles, Angèle a donc recours à Népenthes, un allié imaginaire qui lui redonne toutes les libertés perdues. Envolées les limites, disparues les entraves. Car Angèle est plutôt de la catégorie des actifs, des curieux, des jouissifs indomptables. « [...] prête, pas prête, je prends le large. Soit j'ajuste mes lunettes de piscine, soit j'attache mon casque de vélo. Mais le plus souvent, je boucle le harnais du parapente et je m'envole du point le plus haut de la colline. » (p. 144) Puisque ses capacités physiques la contraignent, l'imaginaire prend le relais. Les études faites sur le cerveau le démontrent de plus en plus : nous avons un pouvoir sur le tracé que prennent nos pensées. Nous ne pouvons certes pas changer les situations extérieures, mais libre à nous d'inventer tous les scénarios. Une joie ressentie par procuration existe dans le corps et dans la sensation autant que si elle avait été réellement vécue. Et c'est la routine mentale de l'athlète qui le prépare à faire son saut dans le vide. Quand nous exerçons notre esprit à vivre des expériences positives et à se projeter dans le meilleur, il trouvera de plus en plus les moyens d'aller puiser dans ces ressources pour résister au choc ; de là le mot de résilience.

Revivre, ça s'apprend, même si Angèle l'a eu à la dure. Son cerveau a développé cette faculté qui lui permet de rebondir. Si un mauvais tour du destin n'est en rien souhaitable, il donne l'opportunité de se coller au plus près à l'essentiel : l'amour des siens, la conscience du vent sur la peau, le bonheur malgré tout d'être là. Après tout, l'intelligence de l'être humain ne se trouve-t-elle pas dans sa capacité à aller au-delà, à se surpasser, à s'élever ? Par son livre *Je suis là*, Christine Eddie a voulu donner une voix à Angèle qui réclame son droit légitime d'être de la partie, d'être autre chose qu'un poids ou qu'un sujet de tristesse. Car elle est bel et bien en vie, avec toute l'incandescence que cela signifie.



CHRISTINE EDDIE

Et Eddie réussit, avec sa plume bien calibrée d'aigredoux, à faire transparaître la singularité de la voix d'Angèle. Sans le vouloir, Angèle nous donne toute une leçon. Elle nous rappelle ce qui compte et ce qu'on oublie la plupart du temps, nous remémore ce qui donne du sens et incarne le verbe « vivre ». Ce qu'Angèle sait faire majestueusement.



CATHERINE MAVRIKAKIS

La ballade d'Ali Baba

Montréal, HélioTropé, 2014, 216 p., 21,95 \$.

Retrouver les origines

Prendre le large, éviter absolument l'immobilité, passer au fil de l'épée toute tentative de conformisme, tel était le père, raconté par Érina, sa fille aînée. En douze tableaux où se chevauchent en ordre non chronologique les trames inouïes d'un homme et de son fantôme, portrait de l'indomptable Vassili.

Retour aux sources

Dans une traversée sans frontières — entre les continents aussi bien qu'entre l'au-delà et l'en-deçà —, la narratrice suit l'itinéraire de son père, celui qui n'a jamais tenu en place, happé par un perpétuel mouvement, celui qui a voulu conjurer la sclérose que la vie semblait lui avoir réservée. Mais prenant la fuite pour déjouer le carcan qui menace de se refermer sur lui, il échappera du même coup à lui-même et deviendra l'insaisissable forme qu'Érina tentera d'atteindre toute sa vie. Elle rassemble des bribes de l'existence du paternel pour reformer l'image complète de l'homme volatil.

Mythologies

Alors qu'une tempête de neige vigoureuse s'abat sur Montréal et qu'Érina marche et lutte contre la blancheur des vents, le fantôme de son père lui apparaît et l'invite à le suivre chez lui. Bien qu'elle croie à une hallucination, elle accompagnera le revenant dans son antre. C'est alors qu'il la suppliera de venir à l'été exhumer ses restes qui sont enterrés au cimetière sur le mont Royal pour qu'il puisse poursuivre

ses errances. Vassili le grand apatride ne peut quand même pas se résoudre à demeurer à la même place pour l'éternité.

Chaque histoire familiale comporte sa part de mythologies. Et mêmes mortes, les personnes aimées n'en continuent pas moins à faire entendre leurs échos en nous. Leurs gestes, leurs actes et leurs paroles se réverbèrent dans le temps. Leurs choix, leurs voix et leurs silences résonnent bien après l'heure. Il est faux de prétendre que tout se termine avec la mort. C'est pourquoi Érina prendra la route avec les cendres de son père dans un pot de sucre sur le siège du passager. À travers ce périple vient la résurgence des souvenirs. Quand Érina et ses deux sœurs étaient enfants, leur père les emmena dans un *road trip* qui s'acheva à Key West face à l'océan. Il voulait leur montrer l'immensité. Érina refera ce trajet initiatique.

Dès Jacksonville, le soleil éblouissait la route et jouait avec les fissures infinies de la vitre avant. Il dessinait des formes improbables que j'ai prises pour des hiéroglyphes et que je me suis mise immédiatement à déchiffrer. Je ne chercherai pas à réparer toutes ces fentes. Tu me dis que la vie va de guingois et je t'écoute rire avec moi de cette vitre qui se fendille sous mes yeux en ébauchant mes folles lignes de vie. (p. 187)



CATHERINE MAVRIKAKIS

En accédant aux dernières volontés du père, Érina reprendra le fil narratif de son propre récit. « Tout à l'heure, je te précipiterai dans l'eau qui clapote devant le quai à Mallory Square et tu t'éparilleras en mille fictions. » (p. 205) La beauté de l'existence dépend des histoires qu'on se raconte.

☆☆☆

MÉLISSA VERREULT

L'angoisse du poisson rouge

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2014, 462 p., 27,95 \$ (papier), 21,95 \$ (numérique).

L'infini des possibles

Ce roman est constitué de trois parties ; il compte deux narrateurs et trois personnages pivots, et se situe à deux époques. Mais chacune de ces parties, si disparates puissent-elles paraître, sont interreliées. Ainsi pouvons-nous assister au déploiement des branches de l'arbre qui prend racine dans l'encre de l'écrivain.

Manue, une jeune femme de notre époque tout ce qu'il y a de plus normale, croit que sa vie n'est qu'une succession d'événements catastrophes et qu'elle est le seul être à vivre des histoires d'amour et d'amitié banales et sans lendemain — voire franchement pathétiques. Les choses prennent un autre tour lorsqu'elle rencontre Fabio, un bel Italien en quête d'identité, débarqué depuis peu à Montréal. Chacun est à la recherche de quelque chose d'indéfini, et l'un et l'autre s'apporteront une pièce maîtresse qui comblera la part manquante. En fait, c'est à travers les souvenirs marquants de la vie de Sergio, le grand-père du bel Italien, que le sens des choses leur apparaîtra, comme s'il avait fallu le bond de deux générations pour que les occurrences de la vie d'un vieil homme qui vient de mourir finissent par dévoiler leur but.

À la guerre comme à la guerre

Sergio, le grand-père, est allé à la guerre. Bien que j'aie été un peu rébarbative à l'idée d'être soudainement projetée dans un énième récit de guerre, cette partie s'est en fin de compte avérée ma préférée, celle qui relève d'un cran la qualité de l'œuvre. Au centre du roman, l'existence mille fois malmenée et mille fois réchappée de Sergio force à croire à l'incroyable. Les histoires de guerre sont effectivement légion dans la littérature, mais tout réside dans la manière de raconter. Celle-ci est éloquente, sensible.



MÉLISSA VERREULT

Sergio est un héros dont on mesure la grandeur par sa force tranquille. Si les horreurs se situent au-delà de l'entendement, l'homme ne se permet pourtant aucune critique parce qu'il sait qu'« on ne saisit jamais quelle part d'impossible cachent les regards qu'on croise » (p. 422). Inexorablement debout, Sergio, par son flegme et sa persistance, aura raison de la folie et des abjections.

De multiples filiations

Sergio fera face à l'adversité, et sa résistance aura un rayonnement plus grand que sa propre survie : elle aura un impact sur la conscience de son petit-fils. Et les lettres d'amour que s'écrivent Sergio et Luisa, sa fiancée, et qui balisent le début et la fin du roman, seront aussi en quelque sorte des lettres d'amour au petit-fils. Elles lui apprendront les vertus, mais surtout les bénéfiques, d'un cœur fidèle à lui-même. Elles lui enseigneront à desserrer le regard, car il faut savoir que « juger la démarche des autres sert seulement à faire oublier le nombre de fois où l'on a soi-même trébuché » (p. 428).

Avant sa rencontre avec Fabio, Manue a pour postulat que si un poisson rouge peut disparaître de son bocal — chose qui lui est bel et bien arrivée —, alors tout est possible. Si au départ cette affirmation est teintée de fatalisme, sa vision est remise en question avec Fabio et Sergio. Et si, oui, tout était possible, mais qu'au lieu d'y voir un mauvais tour du destin on y percevait plutôt la grandeur d'un horizon ouvert ?